

Le Courrier des Opelousas

Vol. XXVIII.

Opelousas, Paroisse St. Landry, Lne., 30 Avril, 1881.

No. 30.

OPELOUSAS :

SAMEDI matin, : : 30 AVRIL, 1881.

Une dépêche de Memphis, 26 avril, dit que le Mississippi a une largeur de quarante milles au environs de cette ville. A Quincy, Illinois, le fleuve a environ dix milles de large, et toutes les terres basses sont inondées. On craint une inondation en Louisiane.

Nous apprenons que le chemin de fer est tout achevé jusqu'à un point à 9 milles au-dessus de Washington. Un pont à construire à cet endroit retardera les progrès des *track layers* pendant quelques jours. Il y aura un autre pont à construire à un mille plus loin sur le même cours d'eau (le bayou Boeuf).

Incendie à Natchitoches.

Natchitoches, Le., 29 Avril 1881.
M. les Editeurs de l'Abilitee,
Vers minuit, la nuit dernière, l'ancien Hôtel Fontenot prenait feu, et, deux heures plus tard, l'incendie avait pris de telles proportions qu'une partie de notre ville n'était plus qu'un monceau de cendres. Malgré les efforts de notre population, rivalisant de zèle, on ne pouvait maîtriser les flammes. L'eau manquait, la chaleur intense était, sur certains points, suffoquante. Le spectacle était réellement affligeant... Des montagnes de marchandises s'amoncelaient pêle-mêle sur toute la levée ; la rivière aussi recevait son contingent de sauvetage... mais dans quel état !

Le feu, d'abord circonscrit, dans l'étage supérieur de l'hôtel, se communiqua à l'écurie adjacente qu'il détruisit ainsi que deux autres bâtisses, puis traversant la rue St. Denis, s'empara des bâtisses en briques de Messis, Jos Henry, le café du Phoenix, le magasin Nelken, celui de Bath et une résidence sur l'Arrière. Tous les efforts se concentrèrent sur la magnifique bâtisse Prud'homme, encoignure Horn et Facade. L'élément dévastateur fut combattu sur ce point. Du sort de cette bâtisse, dépendait tout le grand commerce du haut de la ville, et le succès fut complet. D'un autre côté, l'incendie faisait des progrès rapides et la magnifique bâtisse en briques de Sompayrac dans laquelle se trouvait l'immense matériel d'imprimerie du "People's Vindicator" du "Natchitoches Register," le café Smith, l'office de Powell & Gallion, celui de H. Stafford et un barbier, devenait aussi la proie des flammes, ainsi que les magasins suivants: Mme F. Campbell, Herman Liechtenstein, Levy & Phillips et J. A. Ducourneau & Fils, ainsi que la magnifique résidence de Henry Walmsley et l'office du Dr. Breda et son frère Ernest Breda, menaçant aussi la Cathédrale et l'immense bâtisse en briques de M. Ambroise Lecompette. Ces deux dernières bâtisses, grâce à la stratégie et à l'énergie de nos concitoyens ont pu être sauvées et on a enfin réussi à maîtriser l'élément destructeur. Un tel spectacle est certes bien émouvant ; aussi, toute notre population est-elle consternée ! Les pertes sont sensibles, sinon irréparables. De légères assurances couvrent une partie des propriétés détruites, mais elles ne sont rien comparativement.

Parmi les émigrants qui sont en ce moment au Castle Garden, New York, ou rembarqué, aux particularités de leur physique et de leur costume, un certain nombre de familles natives de l'ancienne Esclavonie. Ces gens ont le teint basané, la grande taille et les formes anguleuses des Peaux Rouges. Les hommes sont presque tous vêtus de peaux de monton. Hommes, femmes et enfants portent de fortes bottes. Aucun d'eux ne parle anglais ni allemand ; ils ne savent s'exprimer que dans le dialecte ou patois de leur pays natal, et conséquemment personne ne peut comprendre ce qu'ils disent. On sait seulement que leur destination finale est le Texas, mais ils auront sans doute du mal à y arriver, car ils n'ont généralement pas les 3 cents nécessaires pour traverser la rivière en ferry. Suivant toute apparence, ces paysans à demi-sauvages n'ont pas d'idée de la distance qui sépare New York du Texas et croient pouvoir faire le voyage en une demi-journée de marche, avec leurs minces bagages sur l'épaule.

Bulletin de la Semaine.

[Meschacé de St. Jean-Baptiste, 23.]

Garfield perd patience en face de l'inactivité du sénat, laquelle promet de se prolonger. Il étudie divers plans pour forcer le corps législatif à considérer les nominations qu'il a soumise et on lui prête l'intention de le rappeler au devoir par un message spécial, dans lequel il fera ressortir la nécessité de confirmer certaines nominations pour remplir le fonctionnement de la machine gouvernementale. Par exemple, le terme d'office des agents indiens va expirer et les obligations du gouvernement envers les Indiens ne pourront pas être remplies, ce qui pourrait produire de fâcheuses complications. Dans le District de Colombie et dans le Tennessee, il n'y a plus de Marshals pour exécuter les ordres des cours fédérales. On espère cependant qu'il y aura une demi-entente entre les deux partis et que l'on trouvera moyen de confirmer les nominations sans procéder à d'autre besogne. An cas où il faudrait en venir à l'élection de nouveaux officiers du sénat, les démocrates se proposent d'opposer Fred Douglas au confédéré Riddlebarger comme sergent d'armes, et ce dernier, effrayé par la perspective d'une défaite, demande à se retirer.

La partie commerçante de la ville de Natchitoches a été détruite par le feu dans la nuit du 19. Les pertes sont très grandes. James Goode, de Newport, Ark., pris par son compagnon pour un dinde sauvage, a reçu un coup de fusil et a été tué, le 14.—A Des Arcs, le nègre Henry Duryon, qui avait tué sa femme il y a deux ans, a été exécuté vendredi dernier en présence de 7,000 curieux.—Un ouragan a renversé un grand nombre de maisons dans le comté de Drew samedi dernier ; plusieurs personnes ont été tuées.—Mme Nutt, dans le comté de Calhoun, prise d'un accès de folie samedi dernier, pendant l'absence de son mari, a tué ses cinq enfants un par un.

Un nommé Simmonds, demeurant près de San Antonio, Tex., a coupé le cou à sa femme, à sa belle-mère et à son enfant, puis il a fui. Thomas Dejarnette, qui avait tué sa sœur dans une maison infâme à Danville, Vie., l'an dernier et avait été condamné à mort, vient d'être mis en liberté. Il y a débordement général des rivières dans le Nord-Ouest : la rivière Rock dans l'Illinois est sortie de son lit et a commis d'incalculables dégâts sur différents points ; la ville de Sterling est inondée, les chemins de fer sont sous l'eau et en partie démolis ; dans le comté de Kane, les dommages sont évalués à \$300,000 et à Elgin, où des bâtisses ont été emportées, à \$150,000. Dans le Wisconsin, les rivières sont très hautes et le danger est général. Le Missouri grossit toujours et déborde sur plusieurs points au-dessus d'Omaha.

Judi dernier les personnes intéressées à la construction du chemin de fer de St. Martinville à la station Duchamp se sont réunies au Duchamp Hall, et ont adopté une série de résolutions que nous publions dans notre partie anglaise.

La réunion s'est organisée avec Mr. Charles Guérinière Sr comme président et M. Paul de Clouet comme secrétaire. Nous avons remarqué avec plaisir que l'intérêt du public dans cette amélioration va croissant et que chacun semble avoir pris à cœur la prospérité de notre village.— Les avantages immenses qui résulteraient de la construction de ce chemin pour notre localité sont si évidents, qu'on est prêt à faire un sacrifice s'il le faut pour en voir l'accomplissement. Toutes les difficultés semblent s'aplanir, et rien n'empêche maintenant que bientôt les lourds chariots de Morgan ne roulent rapidement au travers du village, et ne fassent grandir notre commerce déjà très actif et grand.

Nous espérons que les différents comités choisis se feront un devoir de ne rien négliger pour hâter la construction de notre nouvelle ligne.—*Observateur de St. Martinville.*

La Femme Louisianaise avant, Pendant et Après Notre Dernière Guerre.

Quels sont ces apprêts dans cette résidence princière ? Pourquoi cette magnificence à attirer tous les regards ?

Ah ! c'est que Mme V. donne un bal superbe ; c'est d'un grandiose féérique : sa fille se marie à M. R., habitant sucrier très-riche. Ce seront des noces splendides et qui auront du retentissement dans le monde ; il en est question partout. Ses salons, meublés chez Mallard, sont d'un luxe éblouissant. Le souper est commandé chez Mannesier et rien n'y sera épargné. La toilette de sa fille, faite chez Olympe, se monte à un prix fabuleux. La parure de noces, prise chez Hyde et Goodrich, coûte dit-on, 25,000 piastres. En un mot, à la Nouvelle-Orléans, où il s'est déjà donné de si beaux bals, rien ne pourra égaler celui-ci.—C'est de l'extravagance, disaient quelques-uns.—Pas du tout, disaient quelques autres, amis de la famille et la connaissant mieux : "Mme V. est immensément riche ; elle marie sa fille unique ; c'est l'occasion, ou jamais, de dépenser largement et de faire honneur à sa fortune : ne croyez pas que cette dépense fasse du tort à la bourse qu'elle tient en réserve pour les indigents ; cette dame a ses pauvres qu'elle n'oublie jamais ; et en cela, elle ressemble à la plupart, à la presque totalité des femmes riches de notre ville et de nos campagnes, dans tout l'Etat."

Voilà ce que se disait dans certains groupes de l'aristocratie créole à la Nouvelle-Orléans en 1858.

Quelle prospérité alors dans tout le pays ! La grande métropole du Sud semblait devoir marcher à une rivalité rapide avec les plus grands centres de commerce de l'Union : sur les quatre millions de bales de coton récoltées dans les Etats du Sud, bien près de deux millions étaient exportées de notre port ; le riz, le sucre, les mélasses alimentaient notre marché ; des milliers de bateaux à vapeur montaient et descendaient le fleuve encombrant les quais de notre ville des productions des Etats de l'Ouest, qui nous envoyaient à leurs blés, leur farine, leur porc et toutes les productions de leur sol si féconde et si bien entretenu ; bref, la Louisiane était riche ; et la plupart des jeunes louisianaises, élevées dans l'opulence, ignoraient, pour leur compte, ce que c'était que le besoin, ce que ce pouvait être que la misère....

Pour revenir à la soirée de Mme V., nous dirons qu'elle surpassa les prévisions les plus exagérées : il en fut question pendant plusieurs mois. La jeune Mme R., après son mariage alla se fixer sur son habitation. C'était une femme d'un excellent cœur et d'un caractère charmant, et elle était en outre douée d'une beauté remarquable. En parlant d'elle on pouvait dire avec vérité : "Mens blanda in corpore blando." Elle avait reçu une parfaite éducation, avait voyagé un peu, et, quoique très jeune, avait une certaine expérience de la vie. Sa mère en la mariant avait dit à quelques-unes de ses amies qui étaient présentes au départ de sa fille pour sa nouvelle demeure : "Ce qui me console de cette séparation, c'est de lui savoir un avenir assuré, un avenir brillant !"

En effet, sa fille semblait devoir être heureuse ; mais ce bonheur sans nuage, combien de temps devait-il durer ? Bientôt l'orage commença à gronder : on parlait de tous côtés de la possibilité d'une guerre civile prochaine. La Caroline du Sud fit le premier pas et se sépara ; les autres Etats suivirent son exemple ; puis, éclata cette terrible lutte entre le Sud et le Nord qui dura quatre ans.

Monsieur R., après avoir laissé son habitation sous la garde d'un économe habile, accompagné sa femme chez Mme V., à la Nouvelle-Orléans ; là il lui fit ses adieux et alla prendre place dans les rangs des Gardes d'Orléans. En revenant auprès de sa mère, Mme R. avait ramené avec elle la vieille domestique que Mme V. lui avait confiée

en partant et à qui elle avait aussi confié sa fille, afin que celle-ci eût quelqu'un de sûr auprès d'elle pour la soigner en cas de maladie, car par une longue habitude elle était parfaitement capable de donner les meilleurs soins dans de telles occasions, guidée qu'elle était, non-seulement par son expérience, mais par ses sentiments affectueux pour la famille.

Cette bonne vieille servante avait été laissée à Mme V., par son père qu'elle avait servi pendant près de quarante ans avec l'affection, l'entraîné, la fidélité que l'on rencontre parfois chez quelques individus de sa race ; elle avait gardé Mme V., dans son enfance ; ce fut encore elle qui eut soin des jeunes années de Mme R., et elle avait alors en charge la toute petite fille de Mme R., qui n'avait pas encore un an. A l'époque du mariage de Mme R., cette vieille négresse fut déclarée libre, mais elle n'avait pas voulu se séparer de ses anciennes maîtresses qu'elle aimait beaucoup et qui lui étaient très-attachées. Aussi à quelque temps de là, lorsque la maladie vint l'enlever à la famille, les parents, les amis, les connaissances de ces deux dames, sachant leur douleur et leurs regrets d'une perte aussi sensible, et comme pour en adoucir l'amertume, s'étaient réunis pour accompagner le riche cercueil de la pauvre vieille femme jusqu'au cimetière où le tombeau de la famille s'était ouvert pour le recevoir.

Quelques jours après son retour chez sa mère Mme R., lui disait :—Ce que j'ai le plus regretté en quittant l'habitation ce sont les pauvres malades de l'atelier : comme je vais leur manquer !

C'est moi qui voyais à ce que l'on exécutât fidèlement ce que le médecin avait prescrit pour eux, qui m'occupais de leur procurer de petites douceurs et qui, au chevet de ceux qui étaient bien malades, leur parlais de Dieu et leur lisais des prières. J'ai donné mes instructions là-dessus, mais ce ne sera plus la même chose.

—Que veux-tu ? ma fille, c'est une conséquence des événements présents. Pres de ta mère tu es si bien ! Jamais ni ton mari, ni moi, nous n'aurions consenti à te laisser seule sur ton habitation, dans de pareilles circonstances.

—Je le sais, chère maman ; je suis très-heureuse près de toi ; ici je vivrai tranquille, en attendant la fin de cette affreuse guerre.

—Ce ne sera pas long, mon enfant ; dans quelques mois nous en verrons la fin. (C'était là alors l'opinion générale.) —Dieu seul le sait, ma mère. Ah ! quand viendra le temps où la guerre sera abolie sur ce globe ! La civilisation alors aura atteint son apogée ; car c'est de la barbarie que des gouvernements ordonnent que des hommes se rencontrent, se battent et se tuent !

Il me semble que si les femmes commandaient, (je ne dis pas que cela doive être,) il me semble, dis-je, que jamais elles n'auraient le cœur d'ordonner de pareilles choses ; il y aurait peut-être des querelles entre les différents peuples, mais elles seraient soumises à l'arbitrage et il n'y aurait pas de sang versé. Ce qui est horrible, ce qui est atroce : prends, par exemple, un jeune enfant depuis sa naissance et suis-le dans ses longues années de croissance où il coûte tant de soins, de peines et d'inquiétudes à ses parents ; puis, vois-le sur un champ de bataille où, dans une seconde, une balle impitoyable le tue !

Puisque Dieu seul peut donner la vie, il ne devrait y avoir que lui seul capable de l'ôter. Comment oser prendre à quelqu'un ce qu'on ne pourrait jamais lui rendre ? Quels remords assez puissants retireraient un cadavre de la tombe ? Si les hommes mettaient ces considérations en pratique, que de maux de moins et les pires de tous ! Plus de guerres, plus d'invasion, plus de rencontres, plus de batailles, et, par ce fait, plus d'hécatombes humaines ! —Ma chère enfant, repliqua Mme V., voilà ce qui s'appelle de l'utopie.

—Je t'assure, que je ne vois pas d'impossibilité à la chose, si

tous suivaient les préceptes de l'Evangile. Si jamais ce temps-là arrive, les peuples auront réussi à chasser de leurs cœurs cette devise égoïste : "Ma patrie avant tout," et l'autour remplacée par celle-ci toute fraternelle et plus juste : "Ma patrie aussi bien que la votre." Alors l'harmonie et la paix pourront régner sur la terre et une douce fraternité s'établir entre les nations.

—Laisse-là, ma fille, ces visions, ces rêves impossibles, et occupons-nous de la réalité. Que pouvons-nous faire, nous, femmes, dans les circonstances présentes ? Bien peu de chose ; mais cependant ne restons pas inactives et cherchons à mettre notre temps à profit pour la défense de notre cause.

Elles commencèrent donc, avec plusieurs dames de leurs amis, à confectionner de la charpie pour les blessés, à acheter et envoyer des médicaments pour les hôpitaux et les ambulances de nos armées ; à assembler tout ce qu'elles avaient de vieux cuivre et tout ce qu'elles en purent collecter par toute la ville, dans le but qu'on le ferait fondre en canons pour la Confédération. Tous les ustensiles de ménage en cuivre, les cloches des habitations, les cloches même de quelques églises furent réunis et mis en dépôt afin d'être dirigés vers les centres les plus propices.... Ces mêmes objets, disons-le en passant, ne furent jamais envoyés à leur destination, et lorsque la Nouvelle-Orléans fut prise par les fédéraux, Butler les expédia à Baltimore, où ils furent vendus à l'encan pour 35,000 piastres.

Pauvres femmes ! ainsi, dans cette œuvre toute patriotique, le zèle et l'empressement que vous aviez mis ont été réduits à néant par l'insouciance et la négligence. Si l'exécution pour l'envoi de ces objets fût restée entre vos mains, il n'en eût pas été ainsi.

Non-seulement vous vous êtes montrées dévouées, généreuses, en rognant sur vos épargnes et souvent sur les choses de première nécessité pour des souscriptions en faveur des soldats souffrants et dénués de nos armées, mais, de plus, on vous a vues héroïques et fières dans votre maintien et votre conduite envers les envahisseurs de notre sol ; il en existe un document historique dans un Ordre du jour de cette époque, qui restera à notre gloire et à l'éternel honneur de nos adversaires. Oui, vous vous êtes montrées dignes filles de notre chère Louisiane, et vos ennemis même, après la guerre et leurs vains essais de reconstruction, ont reconnu et avoué : "Que les femmes du Sud, les Louisianaises en tête, n'avaient jamais pu être reconstruites."

—A continuer.

Décédé.—En cette ville, le 24 avril 1881, après une longue et douloureuse maladie, JOSEPH HOLLIER, âgé de 57 ans.

LIQUEURS PURES

Groceries de Choix

A BAS PRIX

Sur la Rue Landry, près du Pont, Opelousas.

JULIEN CLAUDE,

Marchand-Commissionnaire,

123 Rue Decatur,

(Entre St. Louis et Toulouse.)

NOUVELLE-ORLEANS,

POUR LA VENTE DES

Œufs, Volailles, Peaux, Laine,

Pommes de Terre,

Et de tous les Produits de la Campagne.

LES ORDRES AU COMPTANT

Seront remplis au plus bas prix du marché.

Fait une Spécialité des Fruits.

2 Avril-3m

L. I. TANSEY,

Attorney at Law,

OPELOUSAS, LA.

Prompt attention given to collection of claims.

AVOCAT.

Attention toute spéciale donnée à la collection des réclamations.

LOUIS PUCHEU,

(Successeur de Julien Claude.)

Rue Main, Opelousas,

VIENS de recevoir un immense assortiment

de marchandises, consistant en GROSSES

RETIRES, QUINCAILLERIE, FERRAILLAGE,

RIE, VERRETERIE, FAÏENCE—en un mot tout

ce que l'on trouve chez nous dans un magasin

de campagne bien assorti.

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

et autres produits de la campagne. (305-8)

Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en plus un assortiment complet de

POELES, comprenant les fameux "Charter

Oak." On peut toujours se procurer chez moi

un bon lunch. Les plus hautes prix du marché

seront payés pour les peaux, la cire, les œufs

OPELOUSAS DIRECTORY.

Dry Goods and Groceries.

LATREYETIENNE—Dry goods, hardware,

ware, crockery, staple and fancy

groceries. Main street, opposite Postoffice.

ROOS, DAVID—Dry Goods, Clothing, Hat

Cloths, Shoes, Groceries, Hardware, etc.

Corner Main and Bellevue streets.

Attorneys at Law.

EASTLETTE, E. D.—Attorney and Coun-

selor at Law. Office in the Old Bank

House, on Landry street.

LEWIS & BRO.—Attorneys and Coun-

selors at Law. Office on Landry st., between

Court and Market streets.

O'DEN, JOHN N.—Attorney and Coun-

selor at Law. Office on Landry street, same

place lately occupied by H. L. Garland, Esq.

Miscellaneous.

BODEMULLER, RUD.—Watchmaker and

Barber. Watches, Clocks, Jewelry and

Musical Instruments repaired. Bellevue

street.

COURIER JOB OFFICE.—Every descrip-

tion of Job Printing from a small card to

the largest Poster, at N. O. prices. Main st.

FALGER, C. N.—Watchmaker and Jeweler.

Established in 1830. Personal attention to

repairing; corner Main and Landry st.

HADDEN, LOUIS—Physician and Sur-

geon. Office at residence, southern ex-

teriority of Union street.

JONES & PARKER, DRs.—Physicians and

Surgeons; office on Main street, between

Posey's drugstore.

LITTLE, K. M.—Druggist, Apothecary

and Pharmacist. Main street, near the

Postoffice. Prescriptions